

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 39

**Artikel:** Méran : journal d'une jeune malade  
**Autor:** Heyse Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253164>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

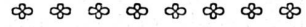
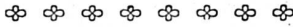
\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N° 39

Supplément du Dimanche 27 Septembre

1903

## MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

— Avec la permission de votre seigneurie, qui n'y verra sans doute pas de mal, dit-il à Morrik, je voudrais trinquer avec mademoiselle, car nous sommes de vieilles connaissances.

Il but en me regardant avec bonhomie, et me tendit son verre. Je le pris, mais non sans crainte; cet homme me semblait tout à fait inconnu, et sa figure avinée me donnait de l'inquiétude.

— Oui, oui, continua-t-il, le grand chapeau du garde-vignes et ma barbe de trois mois ne me faisaient pas aussi joli garçon que mes habits de fête; mais si mademoiselle ne fut pas effrayée alors, elle doit l'être bien moins aujourd'hui qu'elle est avec monsieur son frère ou peut-être son fiancé...

— Nazi, dit la paysanne, que bavardes-tu là? Mademoiselle n'a pas peur; mais il est défendu aux malades de boire du vin, n'est-ce pas, vos seigneuries? Ignace croit qu'on ne peut pas vivre sans vin. Oh! c'est un rustre! Voilà une heure que je le sermonne pour partir; nous devons aller jusqu'à Méran, voyez-vous, pour nos fiançailles; mais là où il y a du bon vin, il s'assied et reste assis jusqu'au soir, et, je vous le demande, quelle figure ferons-nous devant M. le doyen?

— Eh bien! quoi? reprit le paysan, que je reconnus pour le garde qui m'avait si charitablement accompagnée aux ruines de Zéno, ne vois-tu pas, Lise, que leurs seigneuries prennent aussi du bon temps? C'est toujours assez tôt pour se laisser gouverner, n'est-ce pas, monseigneur? Les femmes sont si pressées de nous tenir en leur pouvoir! Il est vrai que la demoiselle est bien gentille; je changerais volontiers avec vous, si elle voulait de moi pour son seigneur et maître. Bast! chacun a son fardeau à porter.

Craignant que Morrik ne se fâchât de cette familiarité, qui sentait un peu trop le vin: — Ignace, dis-je, ce monsieur n'est ni mon frère ni mon fiancé. Nous sommes deux étrangers qui faisons la même

promenade, et quant à ce que vous dites des femmes, qui aiment à gouverner, c'est bon pour celles qui ont de la vigueur; non pas pour une pauvre fille malade, destinée à mourir avant le printemps prochain. Allons, soyez raisonnable, menez votre Lise à Méran chez M. le curé. Qu'on ne puisse pas dire que vous n'étiez pas dans votre bon sens quand vous lui avez donné votre parole.

La jeune paysanne, fraîche et forte fille à la figure ouverte, s'était levée, et prenant le garçon par le bras: — Je vous remercie, gracieuse demoiselle, de votre bon secours. Saluez leurs seigneuries, Nazi, et viens! Mais, demoiselle, ne songez donc plus à la mort. J'ai servi deux années à Méran, et je sais qu'on peut se croire bien près de la tombe sans pour cela mourir. J'ai vu plus d'un malade qui semblait prêt à rendre le dernier soupir monter plus tard lestement jusqu'au sommet du Mutt. L'air est si bon à Méran qu'il ressusciterait un mort. Adieu, nobles seigneuries, le voilà qui dort tout debout.

Le garçon s'inclina sans rien dire et se laissa emmener. Cette scène m'avait été pénible, je ne puis le nier. Morrik aussi semblait mal à l'aise. Le bavardage de l'hôtesse n'était pas propre à nous remettre, et l'on respirait difficilement dans cette salle basse envahie par les odeurs de la cuisine. Nous eûmes hâte d'en sortir. Le sentier passait au milieu de fermes pittoresques; nous cheminions lentement, causant peu, mais ma gaieté ne tarda pas à revenir.

— Vous n'êtes pas bien, lui dis-je, voyant qu'il était absorbé dans ses pensées.

— Je serais tout à fait bien, répondit-il, si mes pensées voulaient bien me laisser tranquilles.

— Peut-être cela vous soulagerait de les exprimer tout haut.

— Peut-être aussi ce serait encore pire, car malheureusement elles ne sont pas de nature à vous plaire.

— Votre confiance déjà me ferait plaisir.

— Même si je vous avoue ma crainte de n'être pas digne de l'intérêt que vous me témoignez?

Je le regardai, surprise.

— Voyez-vous, continua-t-il, ce que vous connaissez de moi en est peut-être le meilleur. Je suis persuadé que vous me jugez trop favorablement, et que vous seriez épouvantée, si vous entendiez ce que disent de moi d'autres gens qui me connaissent, il est vrai, encore moins.

— N'arrive-t-il pas à tout le monde, lui demandai-je, d'être estimé trop haut ou trop bas, et croyez-vous que cela puisse porter la moindre atteinte à des relations agréables dont le terme est si proche?

Il sourit avec amertume. Nous étions assis sur une pierre couverte de lierre et de mousse, de laquelle on apercevait, à travers les branches des châtaigniers, les montagnes et le cours de la rivière. Des enfants qui allaient à l'école s'étaient arrêtés à quelque distance, des paysans menaient boire leurs vaches. Il ne voyait rien, n'entendait rien, et reprit d'une voix émue :

— Vous ignorez peut-être, chère Marie, combien l'indépendance peut influencer soit en bien soit en mal sur notre vie. Celui qui se sent libre de tout lien se croit facilement aussi dégagé de toute obligation, il ne s'inquiète point de ce que les autres pensent de lui. Je l'ai dit souvent, je valais mieux que ma réputation; mais, pouvant me passer des autres, de leur aide, de leur protection, de leur bon vouloir, je croyais pouvoir me passer également de leur approbation. Je ne vous raconterai pas un long roman. J'avais fait la connaissance d'une charmante jeune fille, première affection véritable que j'eusse éprouvée. C'était la fiancée d'un officier avec lequel je m'étais trouvé dans une assez mauvaise compagnie. Assurément, si j'avais soupçonné que je l'aimais, je ne serais pas retourné la voir. Cette passion se développa dans mon cœur tout à fait à mon insu. Son frère, qui était un de mes camarades, ne s'en aperçut pas davantage. Leur maison était riche et considérée. J'y allais souvent passer la soirée; on faisait de la musique, on dansait, on jouait la comédie. Or un jour le frère me reçut très froidement, et le lendemain m'écrivit d'une manière polie qu'il me demandait de ne plus fréquenter le salon de ses parents. Nous eûmes une explication; il m'apprit que le fiancé de sa sœur exigeait qu'elle rompît toute relation avec moi, parce que j'étais un homme sans principes. Je me fâchai; il en résulta un duel où je fus blessé peu grièvement; mais le froid glacial d'une matinée d'hiver et la déception profonde que me causait cette aventure aggravèrent singulièrement mon état. Une violente fièvre inflammatoire me retint au lit durant plusieurs semaines; ma poitrine fut attaquée, et c'est à la suite de cette maladie qu'on m'a envoyé ici. Maintenant, chère Marie, vous comprendrez que je ne puisse pas voir sans crainte votre confiant abandon auprès d'un homme sans principes, qui cependant s'est toujours abstenu de chercher son bonheur au préjudice d'autrui.

— Si vous croyez, répondis-je, que ce récit change l'opinion que j'ai de vous, c'est une erreur, vous ne me connaissez pas bien. Cela me confirme seulement dans la persuasion que j'ai bien agi en usant avec vous du droit qu'ont les mourants de dire la vérité. Notre relation m'est devenue si chère que je ne consentirais point à la rompre. Que serait l'amitié si l'on ne se sentait pas le courage de la défendre contre les attaques dont elle peut être l'objet? Chassez donc les pensées qui

vous affligent et restons, comme nous l'avons été jusqu'ici, de bons camarades, n'est-ce pas, mon ami?

— Jusqu'à la mort! s'écria-t-il en serrant ma main avec une vive émotion.

Je réussis bientôt à lui rendre toute sa sérénité. Nous nous remîmes en selle pour retourner à Méran.

Comme nous approchions du pont, j'aperçus, assis sur un banc au bord du chemin, un jeune Polonais qui m'était déjà connu d'une manière peu agréable. Je l'avais rencontré dans mes promenades solitaires, et chaque fois ses yeux noirs s'étaient fixés sur moi avec une expression telle que je me hâtais toujours de m'éloigner. C'est évidemment un pauvre malade en proie au désespoir, et la lutte intérieure se trahit sur sa belle et noble figure; puis, son costume étranger, tout noir, ses hautes bottes, son bonnet de fourrure orné de plumes noires et blanches, tout lui donne l'air d'une apparition extraordinaire qui m'a souvent poursuivie dans mes rêves. En ce moment, il paraissait être calme et ne pas me voir. Morrik était en avant, car le pont n'est pas assez large pour deux cavaliers de front. Lorsque je passai près du banc, le Polonais, qui semblait dormir, s'élança tout à coup, saisit la bride de ma monture, me regarda fixement, éclata de rire. Mon mulet, effrayé, fit un écart, il s'en fallut peu que je ne fusse jetée dans la rivière. Avant que j'eusse repris mon sang-froid, le jeune homme avait disparu. Mon guide lança quelques jurons après lui; mais je lui imposai silence, car nous rejoignons Morrik, et je n'aurais pas voulu pour tout au monde qu'il s'aperçût de cet incident. Je m'informerai si ce Polonais n'est pas fou.

Le 8 novembre.

Voilà le second jour que règne ce mauvais vent qui ne permet pas aux malades de sortir. C'est dommage, je me réjouissais de pouvoir dire à mon ami tant de choses qui se sont accumulées dans mon esprit depuis que nous nous sommes touché la main. Il faut prendre patience. C'est singulier comme la solitude, qui naguère était ma vie, me pèse à présent que j'ai quelqu'un à qui faire part de mes pensées. Livres et musique ne me suffisent plus. Chaque matin, il envoie son domestique demander de mes nouvelles. Notre excursion lui a fait du bien. Pour moi, j'en sens encore l'effet dans tous mes membres. Aujourd'hui, je vais écrire à mon père, je lui parlerai de Morrik; cela lui fera plaisir, j'en suis sûre.

Le 11.

Enfin a commencé le doux régime de l'hiver méridional, et l'on assure que c'est pour tout de bon. Hier je me suis promenée avec Morrik depuis dix heures du matin presque jusqu'au coucher du soleil. Nous étions très gais, et nous primes l'engagement de ne plus parler de nos maux; mais j'ai bien remarqué qu'il s'imagine que je suis mieux, tandis que c'est tout le contraire, je le sens bien, rien qu'à cette gaieté qui, dans notre maladie, indique la fin prochaine. Je respire plus facilement, j'éprouve moins de peine à vivre, je mange aussi davantage, et mes nuits sont plus calmes, signes évidents de la consommation qui fait son chemin. Si j'allais jouer à mon vieux docteur le tour de mourir avant le printemps...

Le 19.

Je puis à peine tenir la plume, tant je tremble encore. Est-ce bien vrai que ce malheureux fou m'a tenu un pareil langage, m'a lancé des regards qui m'ont épouvantée?

(A suivre.)



**Le Monument de Strasbourg à Bâle**